

# DES ÉTUDES HÉBRAÏQUES ET EXÉGÉTIQUES

AU MOYEN AGE

CHEZ LES CHRÉTIENS D'OCCIDENT

PAR

JULES SOURY

LICENCIÉ ÈS LETTRES

## I

Dans les premières communautés chrétiennes où, jusqu'au milieu du deuxième siècle, les livres de l'Ancien Testament furent seuls l'objet d'une interprétation théologique, les méthodes exégétiques ne furent autres que celles des écoles juives de la Palestine et de l'Égypte.

Pour les exégètes de l'Église, comme pour les exégètes de la synagogue, les personnages de l'Ancienne Alliance n'avaient plus qu'une existence typique, l'histoire du peuple d'Israël devenait une perpétuelle allégorie, et les institutions mosaïques les plus précises étaient ramenées à un sens moral.

## II

Origène fut le grand législateur de l'exégèse dans l'ancienne Église. Il recueillit en un système les théories herméneutiques

suivies d'une manière instinctive par les Apôtres et par les Pères. Considérant la Bible comme un organisme vivant, comme l'homme qui, suivant les platoniciens, est composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit, Origène pensait que l'Écriture a un triple sens : un sens *historique* ou *littéral*, qu'il comparait au *corps*, un sens *moral* ou *tropologique*, qui lui semblait être comme l'*âme* de la parole divine, et enfin un sens *mystique* ou *spirituel*, supérieur aux deux autres, comme l'*esprit* est supérieur au corps et à l'âme, et qui reste caché aux juifs et à la plupart des fidèles.

### III

Parmi les Pères et les docteurs de l'Église, saint Jérôme est le seul et unique exégète qui ait su les langues hébraïque et chaldaïque dans une certaine mesure ; quant à l'arabe et au syriaque, il n'en sut rien, quoiqu'on l'ait souvent prétendu. Même, sa science d'hébraïsant n'alla sans doute jamais jusqu'à lui permettre d'interpréter un texte qui ne lui aurait pas été d'abord expliqué par un juif. Comme Origène, Clément, Eusèbe et bien d'autres, saint Jérôme resta toujours le disciple des rabbins et ne les dépassa pas.

### IV

Saint Augustin, a donné, après Tychonius, dans ses livres *de la Doctrine chrétienne*, d'assez bonnes règles pour l'interprétation de l'Écriture : mais son exégèse, absolument dénuée de critique, les subtilités dogmatiques et les jeux allégoriques dans lesquels il se complait, prouvent que sa théorie de l'interprétation de l'Écriture valait beaucoup mieux que la manière dont il la mettait en pratique. Il reconnaît que la science du grec et de l'hébreu est nécessaire à l'exégète : mais lui-même ne lut que des versions latines de l'Écriture. Saint Augustin est le père de ces innombrables générations d'exégètes

qui, dans l'Occident, ont répété en chœur pendant des siècles que la connaissance du grec et de l'hébreu est nécessaire pour bien interpréter la Bible, mais qui jamais n'eurent le courage ni les moyens d'apprendre eux-mêmes ces langues.

V

Dès la fin de la période des Pères, l'exégèse, purement dogmatique, tombe de plus en plus dans la dépendance de la tradition. L'interprétation de la Bible, cultivée comme un exercice ecclésiastique, doit avant tout instruire, édifier, consoler. Aussi l'explication mystique et allégorique devient-elle plus que jamais une nécessité absolue pour l'exégète.

VI

Les *Commentaires* de Bède sur l'Écriture ne sont guère autre chose qu'une vaste compilation des ouvrages des Pères. L'illustre Anglo-Saxon possédait cependant une érudition que l'on ne retrouve chez aucun exégète du moyen âge. En commentant le Nouveau Testament, il avait certainement sous les yeux le texte grec. Bède semble aussi avoir appris de quelque juif les premiers éléments de la langue hébraïque. Il connaissait au moins la forme des lettres.

VII

L'espèce de renaissance littéraire que tenta Charlemagne en empruntant à l'Irlande, à la Grande-Bretagne et à l'Italie les débris de la civilisation romaine, ne modifia en rien la nature des études bibliques. Dans l'étude des langues anciennes, les savants de l'époque carolingienne n'allèrent guère au delà de la glose et de la scholie étymologique, et tel était réputé hébraïsant qui ne savait tout juste d'hébreu que ce qu'il trouvait dans Isidore. — Alcuin. — Hraban Maur. — Harmote.

Paschase Radbert. — Amolon. — Haymon de Halberstadt. — Engelmann. — Christian Druthmar. — Remi d'Auxerre.

### VIII

Les compilations exégétiques ont de moins en moins d'étendue. On réduit, on resserre les commentaires traditionnels à la marge du texte, où ils se succèdent en manière de scholies. En ouvrant sa Bible, le clerc veut embrasser d'un coup d'œil tout ce qui a été dit et pensé par les Pères sur un passage quelconque de l'Écriture. Les Bibles glosées sont avant tout des manuels d'orthodoxie. Walafrid Strabo, le plus célèbre disciple de Hraban Maur, donne aux chrétiens d'Occident, dans sa *Glose ordinaire*, la compilation exégétique qui, pendant plus de cinq siècles, a été la source inépuisable d'où les théologiens ont tiré toute leur science.

### IX

Fidèles au précepte de saint Augustin, qui recommande de corriger les exemplaires de l'Écriture, les théologiens du douzième siècle surtout cherchèrent à débarrasser le texte de la Vulgate des solécismes et des barbarismes séculaires qui le défiguraient. La manière dont se faisaient ces travaux de révision et de correction du texte latin de la Bible nous donne la mesure du savoir des exégètes de ces temps. Quand on croyait devoir corriger sur le texte hébreu quelques passages obscurs de la Vulgate ou d'autres anciennes versions latines, on faisait venir des juifs instruits et on leur adressait des questions sur ces passages. Les juifs apportaient leurs rouleaux, et, interrogés, traduisaient le texte hébreu en langue vulgaire. C'est ainsi qu'Étienne, abbé de Cîteaux, fit faire en 1109 sa fameuse révision de tous les livres de la Bible. Odon, abbé de Saint-Martin de Tournai, Sigebert de Gemblours, les auteurs du *Correctorium Parisiense*, Hugues de Saint-Cher,

dont le *Correctorium* a été si sévèrement jugé par Roger Bacon, ne montrèrent pas plus d'érudition originale que l'abbé de Cîteaux dans leurs travaux de révision et de correction du texte latin de la Bible. Il en fut de même pour Lanfranc et Anselme.

## X

Les différentes condamnations du Talmud qui eurent lieu en ce siècle ne doivent nullement nous amener à supposer que ceux qui faisaient brûler ce livre le comprenaient. Seuls, parmi les chrétiens, les juifs convertis pouvaient révéler les passages qui renfermaient, pensait-on, des blasphèmes contre Jésus ou Marie. Les juifs convertis jouaient aussi le principal rôle dans ces conférences, si nombreuses au moyen âge, où les chrétiens se flattaient de persuader les juifs et de les convertir avec des raisonnements théologiques. Le chrétien qui, dans ces sortes de discussion à outrance, argumentait sur les textes hébreux et rabbiniques, était presque toujours un juif plus ou moins sincèrement converti.

## XI

Les rapports, de plus en plus fréquents au treizième siècle, des chrétiens de l'Occident avec les peuples d'Orient, les croisades, la fondation de l'empire de Constantinople, le séjour à Paris de jeunes clercs venus de Grèce et d'Asie pour étudier à l'Université, ne donnèrent pas les résultats qu'on aurait pu en attendre pour l'étude des langues orientales. Les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François qui, grâce à la faveur dont ils jouissaient à la cour de Rome, obtinrent la plupart des évêchés de Grèce, d'Asie Mineure et de Syrie, comptèrent quelques hellénistes et quelques arabisants, mais aucun hébraïsant que l'on puisse comparer à Nicolas de Lire, le plus grand exégète du moyen âge. Les *Postilles* de Nicolas de Lire sur toute la Bible sont le seul monument d'exégèse

chrétienne vraiment important depuis l'époque des Pères. Comme Jérôme, Nicolas de Lire s'attacha surtout au sens littéral, à l'histoire, et ne négligea rien pour enrichir l'Église des trésors de la Synagogue. Le grand exégète juif de Troyes, Raschi, passa presque tout entier dans les commentaires du moine franciscain, qui fut ainsi, en réalité, comme les hébraïsants de la renaissance, un disciple des rabbins. Nicolas de Lire, qui ne connaissait pas la langue grecque, sut l'hébreu comme on le savait de son temps, c'est-à-dire qu'il n'interprétait un texte qu'après se l'être fait expliquer par un juif.

## XII

On sait quelles furent les vives requêtes adressées par Raymond Lulle à Philippe le Bel, à l'Université de Paris, au concile de Vienne, pour l'établissement régulier de l'étude des langues orientales, non pas en vue, toutefois, de l'exégèse biblique, mais de la conversion des infidèles. Enfin, un des plus beaux génies du quatorzième siècle, Roger Bacon, entrevit peut-être l'immense portée théologique de pareilles études; mais il faut avouer que l'idée qu'on se faisait alors d'un « helléniste » ou d'un « hébraïsant » était encore des plus mesquines et des plus erronées. Tous ces efforts d'ailleurs restèrent absolument stériles. Une constitution du concile de Vienne (1312) portait, il est vrai, que les langues hébraïque, chaldaïque et arabe devaient être enseignées partout où résiderait la cour romaine, et dans les villes de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque. Ce décret fut-il exécuté, au moins à Paris? Ce qui est certain, c'est que cet enseignement, décrété par un concile, a dû être étouffé à sa naissance par un pape. Nous avons une bulle de Jean XXII, datée de 1325, qui recommande d'entourer d'une surveillance sévère les professeurs de langues orientales. Les documents relatifs (1420, 1421 et 1425) au juif converti Paul de Bonnefoy, prouvent que l'enseignement de l'hébreu était tout simplement

impossible dans les conditions qui étaient faites à cet enseignement dans l'Université de Paris. Les décrets du concile de Bâle furent encore plus impuissants que ceux du concile de Vienne.

### XIII

Si Trithème rapporte que tel ou tel exégète a su le grec ou l'hébreu, il ne faut pas rejeter son témoignage, mais l'expliquer. Il faut se bien persuader que, pendant de longs siècles, il a suffi, pour être réputé hébraïsant, de connaître ce qu'il y a de mots et de locutions hébraïques dans les œuvres exégétiques des Pères et dans les glossaires compilés pour l'interprétation de l'Écriture. Ces glossaires n'ont jamais été destinés à la traduction des auteurs. L'intelligence grammaticale y fait absolument défaut.

Chaque élève publiera les positions de sa thèse isolément et sous sa responsabilité personnelle.

(Règlement du 10 janvier 1860, art. 7.)

